

## Le Mois de Saint Joseph *Avec la Bienheureuse Anne-Catherine Emmerich*

### **Vingt-neuvième jour** *Jésus au milieu des Docteurs*

La Sainte Famille, rentrée à Nazareth, ne s'occupe plus qu'à chercher en toutes choses l'accomplissement pur et simple de la divine volonté par la pratique de cette vertu de subordination et d'obéissance qui doit faire, à le bien prendre, notre bonheur et notre salut à tous, dans quelque situation que nous nous trouvions. Tous, en effet, obéissaient à Nazareth : Joseph, qui seul avait la mission de commander, obéissait à Jésus et à Marie, dont il prévenait jusqu'aux moindres désirs ; Marie obéissait à Joseph, son époux et le chef de la Sainte Famille, et à Jésus, dont la volonté était la règle de sa propre volonté ; Jésus obéissait à l'un et à l'autre, puisque toute l'histoire de ces trente premières années de sa vie se résume dans ces mots : « Et il leur était soumis ». Tous trois enfin obéissaient à Dieu, parce que leur volonté était en tous points conforme à la sienne. Notre Seigneur nous en donne un exemple, en se rendant tous les ans, dès sa première enfance, à Jérusalem, selon les prescriptions de la loi. L'Évangile ne nous cite que le voyage qu'il y fit à l'âge de douze ans, et dans lequel il enseigna les Docteurs avec une sagesse et une science qu'ils ne purent s'expliquer, traitant avec eux de toutes les sciences dites humaines. Ce qui ne doit pas nous étonner, parce qu'il veut nous apprendre que non-seulement aucune n'est étrangère à la Religion, de même que la Religion n'est étrangère à aucune, mais encore que toutes viennent de Dieu et doivent nous conduire à Dieu.

Notre Seigneur avait huit ans quand il se rendit pour la première fois à Jérusalem, à l'occasion de la Fête de Pâques. Il continua à y aller les années suivantes. Dès ces premiers voyages, il excita l'attention des amis chez lesquels descendaient ses parents, ainsi que celle des prêtres et des docteurs. L'on parlait souvent à Jérusalem de la piété extraordinaire et de l'intelligence merveilleuse du fils de Joseph, comme chez nous l'on remarque, dans les pèlerinages qui se font tous les ans, un enfant qui donne de grandes espérances, un jeune homme qui se distingue des autres par son bon sens ou sa piété, et c'est avec bonheur qu'on les revoit chaque année. Notre-Seigneur était donc déjà connu à Jérusalem quand il s'y rendit avec ses parents, à l'âge de douze ans, en la compagnie des autres familles de Nazareth.

Joseph et Marie, qui se joignaient ordinairement à leurs compatriotes, savaient par expérience que Jésus se tenait habituellement avec ceux de ses compagnons qui allaient à la fête. Pour cette fois, il s'était séparé de ses jeunes amis aux environs du Mont des Oliviers, et eux-mêmes avaient supposé qu'il les avait quittés pour rejoindre ses parents qui étaient restés en arrière. Cependant, se dirigeant vers la partie de la ville la plus rapprochée de Bethléem, il était entré dans l'hôtellerie où sa sainte Mère s'était arrêtée avant la Purification. Joseph et Marie supposaient donc que le Sauveur était en avant avec les jeunes Nazaréens, et ceux-ci qu'il venait derrière eux avec ses parents. Mais quand les deux petites troupes se furent réunies à Gophna, Marie et Joseph furent bien déconcertés en n'apercevant pas le Divin Enfant. Ils retournèrent immédiatement sur leurs pas, demandant partout de ses nouvelles, mais inutilement, parce qu'il n'était point allé chez les personnes qu'ils visitaient d'ordinaire, et où naturellement ils étaient allés le chercher.

Pour Jésus, il passa la nuit dans l'hôtellerie de la porte de Bethléem, dont les maîtres le connaissaient, ainsi que Joseph et Marie ; puis, se réunissant à quelques jeunes gens qu'il y avait rencontrés, il visita avec eux deux écoles différentes, l'une le premier jour, l'autre le second. Le troisième jour, il se rendit à une autre école voisine du Temple, et l'après-midi, au Temple, où ses parents le retrouvèrent. L'enseignement n'était pas le même dans ces trois écoles et dans la troisième on formait les lévites et les prêtres.

Cependant les questions et les réponses de l'Enfant Jésus avaient tellement étonné et irrité les docteurs et les rabbins de ces différentes écoles, qu'ils résolurent, le troisième jour dans l'après-midi, de le faire interroger publiquement par les docteurs les plus célèbres, afin qu'ils pussent l'embarrasser par leurs questions captieuses. Ce complot fut formé par les scribes et les docteurs, qui, s'ils avaient commencé par applaudir à la science du jeune Enfant, n'avaient pas tardé à ressentir contre lui une secrète jalousie. Il y avait dans le Temple, au milieu du portique et en avant du Saint, une grande salle ronde dans laquelle notre Seigneur enseigna souvent dans la suite : c'est là qu'on se réunit. Il s'y assit dans une grande chaire qu'il ne pouvait occuper tout entière. Autour de lui étaient un grand nombre d'anciens du peuple et de prêtres qui paraissaient furieux, tout en l'écoutant avec une grande attention. On craignait même qu'ils ne se portassent contre lui à

quelque acte de violence. La partie supérieure de la chaire sur laquelle il était assis était ornée de tête bronzées, semblables à des têtes de chiens, et dont les sombres reflets inspiraient un effroi dont on ne pouvait se défendre. Il y avait des figures de ce genre sur plusieurs longues tables placées dans le Temple, non loin de cette salle, et sur lesquelles l'on voyait des offrandes. Il eût été difficile, d'ailleurs, de reconnaître un lieu consacré au service du Seigneur, dans cette grande salle où la foule se pressait confusément.

Comme, les jours précédents, le Sauveur avait souvent fait usage, dans ses réponses, de comparaisons empruntées à la nature et aux différents arts, on avait eu soin de convoquer des maîtres habiles dans les différentes sciences. Ils n'eurent rien de plus pressé que de proposer toutes sortes de questions à l'Enfant Jésus, qui leur dit que les sciences profanes ne formaient pas l'objet propre de l'enseignement du Temple ; mais que cependant il leur répondrait, parce que telle était la volonté de son Père. Ils ne comprirent pas qu'il parlait de son Père qui est dans le Ciel, et supposèrent que Joseph lui avait recommandé d'étaler devant eux tout ce qu'il avait de connaissances.

Répondant donc à leurs questions, notre Seigneur parla d'abord de la médecine, et décrivit le corps humain d'une façon qui excita l'admiration des plus savants. Il traita ensuite plusieurs points relatifs à l'astronomie, à l'architecture, à l'agriculture, à la géométrie, à l'arithmétique, à la jurisprudence, et sur si bien ramener ces différentes questions à la Loi, aux promesses, aux prophéties, aux mystères du culte et des sacrifices, que ses auditeurs, surpris et confondus, passèrent successivement de l'étonnement et de l'admiration à la fureur et à la honte. Ils s'arrêtèrent enfin à ces dernières impressions, ne pouvant supporter qu'un enfant leur apprit des choses qu'ils ignoraient, et qu'il expliquât mieux qu'ils ne pouvaient le faire les mystères de la loi.

Il y avait à peu près deux heures qu'il parlait, quand Joseph et Marie se présentèrent au Temple et s'informèrent de lui aux lévites qu'ils connaissaient. Ceux-ci leur apprirent qu'il était avec les docteurs ; mais comme ils ne pouvaient pénétrer au lieu où il était, ils prièrent les lévites de lui dire de venir. Jésus leur fit répondre qu'il devait avant tout terminer ce qu'il avait commencé. Cette réponse contrista la sainte Vierge : c'était la première fois qu'il faisait entendre à ses parents qu'il avait à exécuter des ordres différents des leurs. Il continue donc à parler encore pendant une heure, et quand il eut réfuté et confondu tous ses adversaires, il quitta la salle et vint rejoindre ses parents dans le parvis d'Israël et des femmes. Saint Joseph, étonné, garda un humble silence ; mais la sainte Vierge, s'approchant de Jésus, lui dit : « Mon fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà que votre père et moi, vous cherchions, bien affligés et bien inquiets ». Mais Jésus lui répondit, d'un ton plein de gravité : « Pourquoi me cherchez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe de l'oeuvre de mon père ? » Ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait, et se disposèrent à quitter Jérusalem.

Pour ceux qui les entendirent, ils semblèrent étonnés et regardèrent l'Enfant et les parents. Il y eut même à craindre un instant qu'ils ne lui fissent quelque mal, car plusieurs d'entre eux paraissaient furieux. Mais voilà qu'ils laissent la Sainte Famille traverser tranquillement la foule, qui s'ouvrit devant eux pour les laisser passer. Les réponses de l'Enfant Jésus firent une grande impression sur les docteurs de la Loi. Ils notèrent la chose comme une curiosité dont on parla beaucoup ; mais il se gardèrent bien de reproduire la scène comme elle s'était passée en réalité. « Il ne s'agissait, disaient-ils, que d'un enfant présomptueux à qui on avait donné une bonne leçon : il ne manquait pas de dispositions ; mais il était important qu'elles fussent bien cultivées ».

La Sainte Famille s'éloigna ensuite du Temple, et se réunit, non loin de la porte par laquelle ils sortirent, à un groupe formé de trois hommes, de deux femmes et de quelques enfants, qui paraissaient être de Nazareth. Ils se rendirent tous ensemble en différents lieux voisins de Jérusalem : c'est ainsi qu'ils allèrent à la montagne des Oliviers, parcoururent les massifs de verdure qui s'y trouvaient, et s'arrêtèrent en plusieurs endroits où ils prièrent, les mains croisées sur la poitrine. Ils traversèrent aussi un ruisseau sur un large pont. Ils semblaient faire une sorte de pèlerinage.

Quand la Sainte Famille fut de retour à Nazareth, l'on célébra dans la maison d'Anne une grande fête à laquelle on avait invité un certain nombre de jeunes gens, parents ou amis du Sauveur. Cette fête avait-elle lieu tous les ans au retour de la Pâque, ou bien était-elle destinée à marquer l'entrée dans l'adolescence du divin Enfant, ou bien encore avait-elle pour but de célébrer le bonheur qu'on avait eu de le retrouver ? L'on ne saurait le dire ; mais, quoi qu'il en soit, notre Seigneur en était le héros. On avait dressé au-dessus de la table des berceaux de feuillage auxquels étaient suspendues des couronnes faites d'épis et de feuilles de

vigne. Les enfants avaient devant eux des grappes de raisins et de petits pains. Il y avait à cette fête trente-trois jeunes gens qui devaient tous devenir, dans la suite, disciples du Sauveur. Ce nombre se rapportait au nombre d'années qu'il a passées sur la terre. Dans cette fête, notre Seigneur raconta à ses compagnons une belle parabole, qu'ils ne purent pas trop comprendre, d'une noce dans laquelle l'eau devait être changée en vin, et les convives indifférents en des amis fidèles ; puis d'une autre noce dans laquelle le vin serait changé en sang et le pain en chair, pour rester aux convives, jusqu'à la fin du monde, comme une consolation, un aliment, un lien vivant d'amour.

Il dit aussi au jeune Nathanaël, son parent, qu'il assisterait un jour à ses noces.

### Considération *Saint Joseph et le Concile du Vatican I*

Lorsque Dieu se plaît à accomplir dans son Eglise un dessein éternel de son amour pour nous, au temps convenable fixé dans sa divine sagesse, il prépare et il dispose tous les moyens nécessaires pour atteindre son but. Il choisit des hommes dont il veut faire les coopérateurs et les instruments de son œuvre, et il charge ses Anges, ses ministres fidèles, de veiller à l'exécution de ses vues et de diriger toutes choses vers la fin qu'il se propose. C'est ce qu'il a fait tout particulièrement pour la glorification de saint Joseph par le Concile de Vatican I.

Il est visible, en effet, que l'Esprit Saint a tout dirigé ici avec une admirable sagesse divine. Son intervention est manifeste.

Au moment où l'idée du saint Concile était inspirée à Pie IX, des lumières célestes révélaient à deux âmes pures, en Italie, le dessein du ciel de faire proclamer saint Joseph Patron de l'Église militante. Un examen approfondi donna la confiance que ces deux âmes étaient dirigées par l'Esprit de Dieu, et l'on partit de là pour former une société d'ecclésiastiques séculiers et réguliers destinée à obtenir ce but par tous les moyens qui seraient en son pouvoir. Elle prit le nom de Société promotrice du Culte de saint Joseph, et s'établit d'abord à Ferrare ; d'où elle s'est étendue avec rapidité en tous lieux. Et du sein de toutes les nations catholiques, en France, en Espagne, en Autriche, en Belgique, au Canada, des vœux s'exprimèrent avec un caractère d'enthousiasme et d'unanimité, qui ne saurait être comparé qu'à celui que le monde entier montra pour obtenir la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie.

Vers le mois de juin 1869, deux prêtres de Ferrare, l'un religieux et l'autre séculier, se firent présenter par le Révérendissime Père Général de l'Ordre séraphique de Saint François d'Assise au Souverain Pontife, qui leur répondit par ces étranges paroles, tenant à la fois de l'encouragement et de la prophétie : « Il paraît que Saint Joseph va devenir grand dans la sainte Eglise : Pare che san Guiseppe e par diventare un pezzo grasso nella santa Chiesa ».

Paroles qui étaient bien propres à soutenir et à exciter le zèle de la pieuse société fondée pour obtenir la glorification de Saint Joseph. C'est ce qui la détermina à faire imprimer, en vue d'exposer son but et les raisons propres à produire la conviction dans tous les cœurs, le petit opuscule : « Ad Patres Vaticanos », et à faire auprès de ces Pères du Vatican toutes les démarches nécessaires et utiles pour arriver à ses fins. C'est ce qui la détermine encore à faire rédiger par le Révérend Père Marchesi, un des consultants éminents de la Congrégation des Rites, son Postulatum, qui obtint tout d'abord la signature de deux cent seize Pères, parmi lesquels figuraient les noms les plus célèbres du Concile. Vingt-deux des membres de la Commission de la Foi eurent à cœur de le signer.

À ce chiffre si considérable il faut ajouter ceux qui avaient donné leur nom à deux autres Postulata déjà émis. Les Ordres religieux désiraient si vivement la glorification de Saint Joseph, que les vingt-deux Généraux qui avaient droit de vote au Concile avaient résolu de rédiger un Postulatum en leur nom et au nom des membres de leurs familles religieuses. Proposé par les soins du Révérendissime Général des Franciscains, qui prit l'initiative, il n'y eut qu'un cœur pour souscrire, et le Postulatum obtint l'adhésion de tous les Ordres religieux.

En même temps que les Ordres religieux rédigeaient leur Postulatum, le pieux directeur de l'Archiconfrérie de Saint Joseph de Beauvais, tant au nom de son Archiconfrérie qu'en celui de ses nombreuses affiliations,

recueillait à Rome les signatures des Pères pour faire proclamer le grand patriarche Saint Joseph Patron de l'Eglise universelle. Il obtint environ cent quinze adhésions.

De leur côté, les Evêques italiens, français, espagnols, irlandais, et autres, s'occupaient aussi de la rédaction d'autres Postulata dans le même but d'obtenir que le glorieux Saint Joseph fût déclaré Patron de l'Eglise universelle.

Et que demandaient donc ces divers Postulata, auxquels il faudrait en ajouter beaucoup d'autres émanés de plusieurs Evêques en particulier, de différents diocèses, et des nombreuses Confréries et Associations en l'honneur du saint Patriarche ? Plusieurs ne demandaient que plus de solennité dans la célébration de ses Fêtes ; mais la plupart, d'accord avec le Postulatum de Ferrare, et considérant que « le bienheureux Joseph, par une providence spéciale de Dieu, a été jugé digne d'être choisi parmi tous les hommes comme Epoux de la Vierge, Mère de Dieu, et Père du Verbe incarné, non par voie de génération, mais par affection, par adoption, et par les droits sacrés de son mariage... » demandaient :

« 1° Que le Bienheureux Joseph, c'est-à-dire le Père de Jésus-Christ, ayant obtenu la grâce d'être supérieur à toutes les créatures, comme celle d'avoir un nom au-dessus de tous les noms, soit admis à recevoir, par l'organe de la sacrée Congrégation des Rites, dans l'Eglise catholique et dans la sainte liturgie, un culte public de *dulie* au-dessus, après celui de la très Sainte Vierge, de tous les autres habitants du ciel ;

2° Que Saint Joseph, à qui Dieu a confié la garde de la sainte Famille, soit établi Patron principal, après la bienheureuse Vierge Marie, de l'Eglise universelle ».

Cependant, Pie IX, qui avait aussi à cœur la glorification de l'incomparable Epoux de Marie, avait, antérieurement même à la réunion du Concile, chargé la sacrée Congrégation des Rites de faire émettre un *Votum* sur cette affaire. Et ce *Votum* fut élaboré par le pieux et savant Père Marchesi avec une science et une logique qui ne laissent plus de place à la moindre contestation sur la prééminence, les grandeurs et la puissance d'intercession de Saint Joseph.

C'est sur ces entrefaites que le saint Concile s'est séparé, après avoir été ajourné par le grand Pontife, à qui il semble avoir laissé le soin de promulguer lui-même, dans son infailibilité, le décret si ardemment désiré.

Ce qu'il a fait, du reste, aux applaudissements des pieux serviteurs de saint Joseph, et à la grande joie de tous les fidèles du monde catholique.

### Pratique *Pèlerinages*

La dévotion des pèlerinages est très ancienne dans le monde ; elle tient à un sentiment naturel à l'homme. Tous les peuples ont eu des lieux consacrés, où ils se sont fait un devoir de se rendre pour se pénétrer plus vivement des bienfaits de la Divinité, en visitant les sites qu'ils ont cru sanctifiés par sa présence ou par ses miracles. Personne ne l'ignore, les prodiges de tout genre abondent dans les sanctuaires de pèlerinage. Les guérisons miraculeuses. les soulagements vainement cherchés ailleurs, les conversions inespérées, les grâces d'élite obtenues, consacrent, à travers les âges, cette forme de dévotion qui accueille et comprend toutes les autres, puisque toutes y sont pratiquées, sinon avec pompe, du moins avec amour.

Les pèlerinages, quand ils sont faits avec foi et piété, produisent toujours d'excellents fruits. Peu de personnes, il est Vrai, peuvent faire des voyages lointains, mais il n'en est point qui ne puissent se rendre quelquefois à ces lieux de dévotion disséminés, pour ainsi dire, dans toutes les contrées, et Où Dieu se plaît à signaler sa puissance par des grâces insignes.

À mesure que le culte de saint Joseph s'établit et se développe, des pèlerinages aussi s'établissent en son honneur, et Dieu témoigne par les plus éclatants prodiges combien il a pour agréables ces hommages rendus au saint Epoux de Marie. Voulons-nous donc solliciter quelque faveur du ciel, allons en pèlerinage aux sanctuaires consacrés à Marie, le secours des chrétiens ; puis à ceux de Joseph, l'autre dispensateur des biens de la maison de Dieu. Aujourd'hui surtout, il y a de ces sanctuaires dans toutes les contrées, et nous citerons en particulier Saint Joseph des Champs, près Laval ; Saint Joseph du Chêne, au diocèse d'Angers ; et ceux du

Buisson et de la Pérusse, aux diocèses de Séez et de Digne. Mais nous pouvons aussi nous faire des lieux de pèlerinage des églises, des chapelles, des autels où nous savons que saint Joseph est plus honoré.

N'oublions pas, d'ailleurs, que la meilleure manière de faire ces pèlerinages est de s'y préparer par la componction du coeur, et de les sanctifier par la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

### Prière pour l'Église

Bienheureux Joseph, auguste Chef de la Sainte Famille, Protecteur dévoué de l'Église naissante, que vous avez sauvée des fureurs et de l'hypocrisie du cruel Hérode, du haut du ciel où vous jouissez d'un crédit tout puissant auprès de Jésus, votre Fils et de la Reine des Vierges, votre Epouse immaculée, assistez encore cette sainte Église dans les jours si mauvais que nous traversons. Bien qu'elle n'ait rien à redouter pour son immortelle existence des puissances de l'enfer, la tempête qui s'est déchaînée contre elle n'en est pas moins tellement effrayante que les âges passés n'ont rien vu de semblable. Humainement parlant, il semble qu'elle doive disparaître de ce monde, parce qu'il n'y a plus de place pour elle au soleil d'ici-bas.

Mais, ô Joseph, si le sol s'effondre sous ses pieds, et si tous les appuis humains lui font défaut, n'est-ce point le temps où les appuis divins doivent se montrer ? N'est-ce point le moment de faire voir que ce n'est point en vain que le saint Pontife qui la gouverne vous a proclamé Patron de l'Église Catholique, et qu'infailible avant le temps de la proclamation solennelle de son infailibilité, il nous avait déjà dit ces consolantes paroles : « Les soutiens de l'Église naissante, Marie et Joseph, reprennent dans les cœurs la place qu'ils n'auraient jamais dû perdre. Encore une fois, le monde sera sauvé ». Ces paroles, tout puissant Protecteur de l'Église, engagent votre honneur de Père de Jésus et des hommes, et vous ne pouvez pas être plus longtemps sans venir la secourir dans sa détresse. Hâtez-vous donc de lui obtenir des jours meilleurs, afin que nous puissions tous, au sein de cette Église, vous adresser nos actions de grâces sur la terre, jusqu'à ce que nous allions vous les offrir éternellement dans les cieux. Ainsi soit-il.

*Extrait du « Mois de Saint Joseph ou Vie de Saint Joseph d'après Anne-Catherine Emmerich » par C.F. Fouet. Saint Dizier, Paris, 1872*